

Lénine rédacteur, chef, camarade, homme

V. Karpinsky

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, t. 1 et 2. Moscou : Éditions en Langues Étrangères, 1958-1959, pp. 379-390 et 890-911.

J e fis la connaissance de Vladimir Ilitch en automne 1904. Cela se passait dans une salle d'une brasserie suisse, route des Acacias, dans la banlieue de Genève où se réunissaient habituellement les bolchéviques, – comme bien l'on pense, nous n'avions pas de salle de conférence à nous. J'entre, je cherche des yeux Lénine, d'après le portrait que m'en ont fait les camarades... Le voilà ! Il est assis dans un coin ; son front immense luit à la lumière de l'ampoule électrique ; accoudé sur la table, la main en visière, il regarde les arrivants, un sourire aux lèvres, en tapotant de son crayon sur la table. Voilà l'image qui s'est gravée à jamais dans mon cœur. Si j'étais peintre, je pourrais maintenant encore le dessiner.

Les camarades s'approchaient de Vladimir Ilitch, le saluaient sans façons, engageaient la conversation. Bientôt il commença son rapport. J'en ai oublié le sujet. Mais l'impression de cette première rencontre est ineffaçable.

— Voilà un vrai chef de parti, me disais-je, et, en même temps, un camarade si simple ! On peut venir le trouver et lui vider son cœur !

A cette époque, les désorganiseurs du parti, les menchéviques, du fait de la trahison de [Plékhanov](#), s'étaient emparés de l'organe central du parti l'[Iskra](#). La situation était devenue intolérable : la majorité écrasante du parti était bolchévique, marxiste-révolutionnaire, et l'organe central ; menchévique-opportuniste.

Le Conseil du parti, qui se trouvait également aux mains des menchéviques, avait même interdit au groupe littéraire bolchévique de mettre l'en-tête du parti sur ses publications.

La situation s'aggrava encore lorsque (en juillet 1904) la majorité du Comité Central résolut de se réconcilier avec la rédaction de l'[Iskra](#), et avec le Conseil du parti, et exigea de Lénine qu'il cessât de lutter contre les menchéviques . Plékanov conseillait « amicalement » à Lénine, par des tiers, de « fuir en Amérique pour y cacher sa honte ».

Mais Vladimir Ilitch n'était pas homme à céder les positions qu'il jugeait justes au point de vue principe. C'est justement en été 1904 qu'il décida d'organiser la publication d'un organe bolchévique .

La parution de notre journal fut précédée de l'événement que voici.

Un jour, en décembre 1904, le groupe des bolchéviques de Genève, qui comptait alors près de 25 membres, se réunit. Vladimir Ilitch nous informe que le journal va paraître incessamment et nous

présente, l'un après l'autre, les rédacteurs. Nous connaissions bien l'un d'eux. Aux réunions social-démocrates, lors des batailles acharnées avec les menchéviques, il avait toujours pris la parole au nom de la « galiorka » (« poulailler ») bolchévique, – c'était ainsi que nous appelions la « masse » bolchévique, par opposition au « parterre » dirigeant du parti qui, alors, était presque entièrement composé des grands leaders menchevique. Ce camarade portait le pseudonyme de Galiorka, nom peu connu aujourd'hui des militants du parti. C'était [M. Olminski](#), un des plus vieux bolchéviques. Quant aux autres rédacteurs, nous les voyions pour la première fois. C'étaient de jeunes littérateurs bolchéviques, que Lénine avait spécialement appelés à l'étranger.

— Camarade Schwartz ! annonce Vladimir Ilitch.

A ces mots, nous voyons se lever et saluer comiquement un grand jeune homme maigre, à lorgnon : [V. Vorovski](#). De la même façon nous faisons connaissance avec Voinov, alias [A. Lounatcharski](#) et avec Riadov, alias [A. Bogdanov](#) (A. Malinowski).¹

Après quoi Vladimir Ilitch exposa le programme de notre organe de presse qu'il proposa d'appeler [Vpériod](#) [En avant].

— C'est un bon titre, dit-il.

Puis lecture fut donnée de tous les articles du premier numéro, et la discussion s'ouvrit. Bien entendu le groupe salua chaleureusement la parution de son journal bolchévique . Son titre plut à tous.

Les camarades exposèrent leurs critiques, firent des observations, exprimèrent des vœux.

J'avoue que cette démocratie à l'intérieur du parti produisit sur nous, la « galiorka », une très forte impression. Nous nous disions :

« Ici, on compte avec nous ! Ce n'est pas comme les « généraux » menchéviques. »

Cette façon de procéder caractérisait fort bien Vladimir Ilitch comme rédacteur. Il faisait toujours grand cas de l'opinion de la masse du parti. L'attitude de Lénine vis-à-vis de la fondation de l'organe du parti trouva son expression directe dans l'avis de la rédaction annonçant la parution du journal *Vpériod*. On y disait entre autres :

*« Notre organe directeur doit être en rapport étroit avec le parti, en liaison indissoluble avec le mouvement du prolétariat ; il doit aller de l'avant, éclairer la voie, mettre en garde contre les faux pas. Il ne peut s'acquitter de cette mission que s'il est le résultat de l'œuvre collective du parti ».*²

L'organe du parti est le fruit de l'œuvre collective du parti, voilà l'excellent principe qui inspirait le travail de Vladimir Ilitch, rédacteur.

Les fonctions de rédacteur-administrateur du journal avaient été confiées à M. Olminski. C'est lui qui m'initia peu à peu au travail dans le journal du parti. Je fus d'abord correcteur d'épreuves. J'aimais beaucoup ce travail. La parution de chaque numéro était tout un événement dans la vie du parti. Or, étant correcteur, j'étais bien placé pour lire et « déguster » tous les articles du *Vpériod*, bien avant sa parution. Et, surtout, je pouvais voir souvent Vladimir Ilitch.

1 Bogdanov partit bientôt pour la Russie et ne fut pas un collaborateur dirigeant de la rédaction. Ce n'était pas lui qui dirigeait notre journal, mais notre journal qui le dirigeait, comme le dit plus tard Vladimir Ilitch (V.K.)

2 L'avis avait été écrit par Lounatcharski et corrigé, bien entendu, par Lénine. Le premier numéro du *Vpériod* parut le 22 décembre 1904 (4 janvier 1905). (V.K.)

Un jour que je corrigeais les épreuves d'un article, je me mis en tête qu'un passage était mal rédigé, exposé incorrectement. Je lis, je relis : non, décidément, ce passage ne vaut rien ! Je m'énerve, je demande conseil à mes camarades, et, enfin, je me décide :

— J'irai trouver Lénine et je le lui dirai !

Je cours, je montre l'article, je m'explique. Vladimir Ilitch regarde les épreuves, réfléchit une seconde :

— Nous allons voir cela tout de suite.

Et il se retire dans le bureau de la rédaction.

Les minutes me semblaient une éternité. Mais voilà que Vladimir Ilitch sort, la feuille à la main :

— Non, nous avons décidé de laisser ce passage tel quel.

Je dois avouer que cette décision m'abusa tout bonnement. J'étais si sûr d'avoir raison, et ma critique avait échoué si lamentablement ! Je ne demandai même pas quoi et qu'est-ce à Vladimir Ilitch, et je fis demi-tour...

Mais mon abattement se dissipa bientôt, cédant la place à un tout autre sentiment :

« Tout de même on t'a écouté et on a examiné ta suggestion ! pensai-je avec satisfaction. Et tout s'est passé si simplement, de bonne amitié ! »

Cette attention qu'il accordait au plus petit rouage de l'appareil du journal, était un trait typique de Vladimir Ilitch. Il se manifestait toujours dans son travail de rédacteur.

En qualité de correcteur et, par la suite, de metteur en pages de l'organe central, je pus faire plus ample connaissance avec Vladimir Ilitch, comme rédacteur. Je voyais combien il aimait ce travail, et quelle importance il accordait à la presse dans la lutte du parti pour ses objectifs. On sait que Vladimir Ilitch, devenu chef de l'État soviétique, indiquait comme profession dans les questionnaires : « journaliste », « littérateur ». Vladimir Ilitch avait un profond respect pour la parole imprimée et exigeait des autres la même attitude.

Inutile de dire qu'avant toute chose il exigeait de l'auteur une connaissance marxiste approfondie de la question traitée. Vladimir Ilitch ne pouvait souffrir les « je-sais-tout ».

En second lieu, il exigeait qu'on sût exposer ses idées de façon personnelle. Dans un article ou une correspondance il cherchait une pensée vigoureuse, fraîche, une parole vivante, claire, une étincelle de talent, des faits intéressants. S'il les trouvait, il ne ménageait ni sa peine ni son temps pour mettre au point l'article, pour s'entretenir ou correspondre avec son auteur.

Vladimir Ilitch était un rédacteur très sévère mais pas le moins du monde tatillon. En rédigeant un article, il se bornait à un minimum de corrections absolument indispensables. Très intéressante à cet égard est la lettre qu'il envoya à Lounatcharski, à propos d'une brochure. Celle-ci avait plu à Vladimir Ilitch, bien qu'il y eût, selon lui, beaucoup de passages imprudemment formulés, dont pouvaient s'emparer les adversaires. Pourtant, il ne « retoucha » pas, il ne « corrigea » pas le manuscrit.

«... Ce serait vraiment trop dommage de ternir vos couleurs et d'abîmer ces lignes pleines de vie », écrivait-il à Lounatcharski.

Pourtant, quand c'était indispensable, Vladimir Ilitch exigeait qu'on refit les articles, plusieurs fois s'il le fallait. Ce fut le cas, par exemple, pour un article du même Lounatcharski. On l'avait chargé d'écrire l'avis annonçant la parution du journal *Vpériod*. Cet article devait avoir la valeur d'un programme. Aucune imprécision, si minime fût-elle, ne pouvait y être tolérée. L'auteur dut, sur les indications de Vladimir Ilitch, le refaire trois fois.

Vladimir Ilitch accordait toujours une attention soutenue aux plus petits détails du travail au journal.

« *Chaque numéro de l'organe central, écrit [Nadejda Konstantinovna](#), était médité jusque dans ses moindres détails, jusqu'à la dernière lettre.* »

La clarté, la concision et la précision du style, la force d'expression et l'exactitude des titres, le choix des caractères d'imprimerie, la correction des épreuves, la parution dans les délais prévus, tout cela était extrêmement important pour Vladimir Ilitch et il y veillait personnellement. Aucune « vétille » ne pouvait échapper à son œil vigilant.

Vladimir Ilitch, crayon en main, comptait lui-même combien il fallait de caractères de telle ou telle sorte, pour composer un numéro ; il se désolait de voir qu'il y avait trop peu de texte à imprimer en petits caractères, s'efforçait de gagner le plus possible sur les marges, et de réduire les titres ; il condensait au maximum les articles, dont il exprimait toute l'« eau ».

Et comme il savait corriger les textes ! Bien qu'il eût une écriture très fine, « en pattes de mouche », toutes ses corrections, intercalations et signes de correcteur étaient faits avec le plus grand soin. Vladimir Ilitch respectait comme tout autre travail celui du compositeur, du typographe et du correcteur. Pour lui, il était tout bonnement impossible de « griffonner » dans le manuscrit une ligne, un mot, que les collaborateurs mettraient ensuite des heures à déchiffrer.

J'ai vu avec quel enthousiasme Vladimir Ilitch dépouillait la correspondance des lecteurs. D'abord il parcourt la lettre très vite. Puis, la main posée sur le feuillet, il regarde droit devant lui, les yeux clignés ; ayant probablement décidé que la lettre est intéressante, importante, il la relit, ligne après ligne. Il faut dire qu'à l'époque, il nous fallait lire des textes qui n'avaient pas été recopiés à la machine, qui étaient souvent écrits de l'écriture peu lisible d'un ouvrier.

Parfois la lettre bouleversait Vladimir Ilitch au point qu'il se levait et arpentait la pièce en disant :

— Fameux ! Voilà qui est bien !

Il revient à sa table, relit rapidement certaines lignes et, enfin, se met à corriger.

Vladimir Ilitch s'appliquait à conserver la langue propre du correspondant ouvrier, sa manière d'exposer les faits, d'aborder la question, son argumentation originale.

— Comme ils savent écrire simplement et bien ! Nous devrions bien nous mettre à leur école ! disait Vladimir Ilitch. Plus la langue écrite est proche de la langue parlée, mieux cela vaut ! Peu importe que l'auteur ait abordé la question de ce côté, qu'il ait employé des expressions et des arguments qui ne nous seraient jamais venus à l'esprit, ni à vous ni à moi. Tant mieux, pourvu que le fond soit juste !

Parfois Vladimir Ilitch intercalait un mot, une phrase, ajoutait une courte conclusion, et toute la correspondance « portait » aussitôt, recevait un sens politique aigu, une pensée qui la généralisait.

On a conservé beaucoup de documents illustrant la façon dont Vladimir Ilitch travaillait à ses propres ouvrages. D'ordinaire, avant d'écrire un article, Vladimir Ilitch le méditait, l'article était encore « dans l'encre », selon son expression. Souvent il esquissait le plan ou le résumé de son ouvrage. Parmi

les manuscrits de Vladimir Ilitch, il en est beaucoup qui ont été écrits sans une seule rature. Mais il pouvait aussi travailler des semaines entières sur un manuscrit déjà prêt. Il est vrai que la brochure à laquelle je fais allusion, était la première brochure bolchévique sur la guerre impérialiste et le socialisme, et Vladimir Ilitch lui accordait une importance particulière.

Le 28 juillet 1915, Vladimir Ilitch m'informait : « *La brochure est déjà écrite entièrement.* »

Et dans la lettre suivante : « *Je vous répète qu'elle est tout à fait prête. Je vous l'enverrai vers le milieu de la semaine prochaine ; mais si on peut la faire paraître plus tôt, je vous l'enverrai immédiatement, sur un télégramme de vous.* »

Bien qu'elle fût entièrement prête, Vladimir Ilitch la gardait chez lui. Pourquoi ? Parce qu'il voulait profiter de chaque heure qui lui restait pour la revoir, y réfléchir encore et encore, refaire certains passages. Vladimir Ilitch ne m'envoya le début de la brochure que vers la mi-août.

Le 16 août, il m'écrivait : « *Dans la brochure il y a quelque chose à intercaler et à corriger.* »

En plusieurs fois il m'envoya trois intercalations, une note et trois annexes à la brochure. Au surplus, il se fit envoyer les épreuves et y apporta des corrections. D'une façon générale, il s'inquiétait beaucoup pour cette brochure, insistait pour qu'elle parût au plus vite, et s'occupait lui-même de détails tels que les caractères des sous-titres. Au total, nous travaillâmes à ce petit livre du 21 juillet au 11 octobre, et, dans l'intervalle, Vladimir Ilitch m'envoya onze lettres à ce sujet.

D'abord correcteur, je devins, sans abandonner ce travail, rédacteur des correspondances, puis auteur de petites notices et, enfin, collaborateur littéraire.

L'idée d'écrire un petit article pour notre journal me hantait jour et nuit. Je la chassais. « Évidemment, tu as écrit des tracts, me disais-je, mais, cette fois, il s'agit d'un journal, et de quel journal ! En fait, c'est l'organe central du parti, auquel collaborent nos meilleurs littérateurs et Lénine lui-même ! Tu ne serais pas fou par hasard ? ! »

Mais je ne pouvais arriver à me défaire de cette idée fixe. Je commençai à écrire, simplement pour moi, – pour moi et non pas pour le journal ! – un petit article sur les socialistes-révolutionnaires, sujet d'actualité, où je m'efforçais de montrer la lutte que nous menions alors contre ce parti. J'écrivais et je déchirais ce que j'avais écrit, j'écrivais de nouveau, et mes poches étaient toujours pleines de feuillets couverts de mon écriture.

Un jour, je n'y tins plus : avant le début d'une réunion, je pris Vladimir Ilitch à part, dans un coin de la salle, et me voilà lancé à lui lire mon article sur les socialistes-révolutionnaires !

Je lisais avec une fougue ardente, avec un frémissement antérieur, si l'on peut dire. Vladimir Ilitch m'écoutait attentivement. Je lisais une page après l'autre... Mais, soudain, il se produisit quelque chose d'étrange : je sentis tout à coup que mes idées n'étaient pas du tout aussi claires et logiques qu'elles me l'avaient paru, qu'elles m'entraînaient vers des problèmes nouveaux, insuffisamment étudiés, dans une impasse... Ma fougue tomba peu à peu, et je m'arrêtai, embarrassé, m'attendant avec angoisse à voir apparaître un sourire ironique sur le visage de mon auditeur patient !

— C'est tout ? me demanda-t-il après un silence, de l'air le plus sérieux.

— Non... mais... voyez-vous... Il y a là quelque chose qui n'est pas tout à fait au point...

— Alors... méditez bien votre sujet. Écrivez, écrivez ! Vous devez réussir !

Je quittai la réunion, comme si l'on m'avait échaudé. J'étais à la fois honteux d'être venu importuner Lénine avec mon petit travail qui ne valait rien, et heureux au possible d'avoir été pris au sérieux et encouragé par lui.

Bientôt après parut dans le n° 3 du *Vpériod* un article de Lénine sur le projet de programme du parti des socialistes-révolutionnaires. Cet article me fut d'un très grand profit. Après lui, j'écrivis mon article : « *Les socialistes-révolutionnaires au travail* », qui fut publié. C'est ainsi que je commençai à collaborer au *Vpériod*, et puis au *Prolétari*, qui le remplaça, par décision du IIIe congrès du parti.

J'écrivais sous le pseudonyme de V. Kalinine. Chaque fois que nous nous voyions à la rédaction, ce n'était pas mon surnom de militant que Vladimir Ilitch employait, mais ce pseudonyme qu'il prononçait avec une intonation particulière :

— Eh bien, camarade Kalinine, qu'avez-vous écrit de neuf ?

Il me regardait avec un petit sourire : était-ce un peu d'ironie amicale, ou bien voulait-il encourager un nouveau collaborateur ; il semblait dire : travaille, on fera peut-être quelque chose de toi !

Mon travail littéraire me permit de connaître de plus près Vladimir Ilitch, rédacteur. Et je dois dire que je n'ai jamais rencontré personne qui se montrât aussi attentif pour tous les détails de son travail de rédacteur et pour ses collaborateurs.

Vladimir Ilitch était un bon camarade pour chaque collaborateur de la rédaction, toujours prêt à l'aider par un conseil ou une indication. Je ne puis oublier le fait suivant. Fin mars 1917, Vladimir Ilitch m'expédia de Zurich à Genève, en priant de les lui retourner d'urgence, – les copies de ses célèbres *Lettres de loin* – « *aux fins d'information, de coordination* », comme il le disait.

Voici encore, par exemple, une étonnante histoire de coupures de journaux. À la demande de Vladimir Ilitch, je lui avais envoyé les articles de Romain Rolland, que j'avais découpés dans un journal de Genève, et qui avaient fait grand bruit à l'époque, en le priant de me les renvoyer à l'occasion (j'en avais besoin pour un travail). Mais les coupures tardaient à revenir. J'y fis allusion, et je le regrettai ensuite amèrement. Les croyant perdues, Vladimir Ilitch « se tourmentait terriblement », il me pria de vérifier si quelqu'un ne les avait pas reçues en mon absence, et s'apprêtait à faire... savez-vous quoi ? À m'acheter les numéros correspondants du journal, et s'ils n'étaient plus en vente, à recopier les articles pour moi, en bibliothèque ! Je dus supplier Vladimir Ilitch de ne pas perdre son temps si précieux à une occupation aussi peu indiquée. Je ne sais comment cette histoire se serait terminée, si les malencontreuses coupures ne s'étaient retrouvées. Vladimir Ilitch se hâta de m'en informer dans les termes suivants : « *Je suis on ne peut plus heureux d'avoir retrouvé les coupures et de ne pas être un muflé à votre égard.* »

À partir de 1912, le nouvel essor du mouvement révolutionnaire nous donna quelques possibilités pour la publication légale des organes du parti. Cependant le pouvoir tsariste continuait à persécuter la presse bolchévique. Certains publicistes du parti utilisèrent en qualité de « tribune légale » la presse des intellectuels de la gauche radicale, qui acceptait volontiers de publier leurs articles. Il faut noter que les publications de gauche jouissaient alors d'un grand succès dans les milieux de la société à état d'esprit révolutionnaire et, surtout, parmi la jeunesse. Notamment, la revue *Sovrémennik* [le Contemporain] était un organe d'extrême-« gauche », très « à la mode », une sorte de « drapeau » des intellectuels d'avant-garde.

C'est ainsi que se posa la question de savoir s'il était admissible que des membres du parti collaborent à la presse bourgeois de gauche. Je consultai Vladimir Ilitch. Voici ce qu'il me répondit :

« Je suis très heureux que vous ne sympathisiez pas avec le *Sovrémennik* : nous serons sans pitié pour cette sale entreprise du bloc de deux canailles, les liquidateurs et les populistes » (M. Stankévitch

a sollicité ma collaboration ; j'ai répondu : « *N'étant pas d'accord sur le fond, je me vois obligé de refuser* »).

Vladimir Ilitch ne fut pas avare de paroles crues. Cela lui arrivait lorsqu'il était fort irrité, lorsqu'il fallait « extirper » une manière de voir largement répandue mais fautive. Une revue « d'avant-garde », « révolutionnaire », un « drapeau » ? Peut-être, mais de quel point de vue ? Du point de vue du parti, cela n'avait rien d'un drapeau, c'était une « *sale entreprise* » !

La question semblait être résolue dans un sens nettement négatif ? Pas tout à fait. Vladimir Ilitch poursuivait : « *Certes, pour avoir un gagne-pain, nous tous devons parfois collaborer à des éditions bourgeoises ! Mais messieurs Martov et Dan en ont fait une démonstration !! Et Plékhanov se trouve dans ce lieu infâme !* »

Ainsi donc, l'attitude négative de Vladimir Ilitch envers la collaboration à la presse bourgeoise de gauche, ne signifiait pas une interdiction absolue pour les membres du parti de collaborer à cette presse. La collaboration était admissible, mais seulement sous une forme, dans des questions, dans des domaines tels que cette collaboration ne revêtît pas le caractère d'un bloc sans principe avec d'autres partis, – voilà comment Vladimir Ilitch tranchait la question à l'époque.

Vladimir Ilitch savait comme personne donner ses instructions en camarade, avec simplicité, sans ombre de commandement ou de remontrance. En voici un exemple probant.

En 1912, – Vladimir Ilitch vivait alors à Cracovie, – je lui posai une question sur la participation des socialistes aux congrès des pacifistes bourgeois. Dans notre littérature d'alors je ne trouvai pas les indications nécessaires ; or, je devais écrire dans la presse légale un article sur le congrès des pacifistes qui se tenait alors à Genève. A noter que j'étais d'abord allé trouver Plékhanov qui vivait alors à Genève, à l'écart des émigrés, en « aristocrate ». Quand je sonnai à la porte de son riche appartement, j'avais à peu près le même sentiment que les lycéens éprouvaient lorsqu'ils se présentaient au domicile de leur censeur. Un des camarades a décrit dans ses souvenirs que ses genoux tremblaient même pendant sa conversation avec Plékhanov. À propos des genoux, je ne puis rien dire de pareil à mon sujet. Mais bien que Plékhanov m'eût reçu aimablement et qu'il ne se fût pas montré avare de paroles, notre entretien fut long, sec, « officiel », et ne m'apporta aucune satisfaction. Je n'avais pas trouvé chez lui ce que je cherchais. C'est alors que je m'adressai à Vladimir Ilitch. Je reçus bientôt de lui une petite lettre brève, simple et amicale. Il m'écrivait :

« Cher K., je n'ai pas suivi les travaux des derniers congrès de la paix. Pour ce qui est de la participation des socialistes et du caractère opportuniste de cette participation, j'en ai entendu parler, mais seulement entendu parler ».

Comment vous paraît ce début ? Je vous prie d'y réfléchir. Vous, jeune écrivain, découvrez une lacune dans vos connaissances ; vous décidez de consulter le camarade le plus éclairé, le plus autorisé. Et qu'arrive-t-il soudain ? Ce camarade vous avoue franchement que lui non plus ne sait rien sur cette question ! Quel fin psychologue, quel excellent pédagogue s'était montré en l'occurrence Vladimir Ilitch !

Et permettez-moi de vous demander : en est-il beaucoup, parmi les rédacteurs, qui ne se seraient pas gênés d'avouer franchement leur incompetence dans telle ou telle question ?

Dans cette même lettre brève, nous lisons plus loin : « *Je ne peux rien dire de précis sur cette question, sans avoir lu les comptes rendus ne fût-ce que d'un congrès. C'est un problème compliqué.* »

Quel exemple édifiant ! Étudiez d'abord les sources ! Travaillez, travaillez encore et après seulement prenez votre plume !

Voici enfin les plus importantes lignes de la même lettre : « *Nul doute que l'accroissement général de l'opportunisme et l'équilibre de ses forces avec celles de la social-démocratie révolutionnaire dans les grands pays du mouvement ouvrier (l'Allemagne), ne se manifestent aussi dans ce domaine. Libre à [Bebel](#) de jouer le diplomate avec les opportunistes, si cela est indispensable (???) , mais cela ne nous sied pas. Voilà tout ce que je peux dire pour l'instant.* »

Quelle brièveté, quelle concision ! Et pourtant ces quelques lignes donnent avec précision l'orientation théorique et les directives pratiques. Il ne me restait plus qu'à utiliser ces instructions, en étudiant l'aspect concret du problème.

C'est ainsi que sous la direction de Vladimir Ilitch furent écrits nombre d'articles, qui jouèrent leur rôle pour le parti.

Vladimir Ilitch était un chef d'un type nouveau, supérieur, tel que l'exigeait l'époque des révolutions prolétariennes. En tant que chef du parti et du gouvernement soviétique, il m'apparaît avant tout comme un esprit d'une force, d'une lucidité et d'une pénétration extraordinaires. Il savait saisir promptement la nature d'un phénomène ou d'un événement dans toute sa complexité, dans tous les détails, et tirer aussitôt les conclusions précises de son analyse.

Pendant les révolutions, il devenait particulièrement concentré, dynamique, son étonnante perspicacité s'aiguësait à l'extrême et se manifestait dans toute sa plénitude. Il déterminait exactement la disposition des forces des classes et les buts vers lesquels tendait chacune d'elles. Il prévoyait la marche des événements, indiquait la politique à suivre, la tactique du parti, lançait hardiment de nouveaux mots d'ordre, fixait même le jour où le parti devait intervenir décisivement.

Parfois, il ne disposait que de renseignements incomplets sur un événement d'importance, mais il lui suffisait d'un détail pour deviner le fond de l'affaire. En voici un exemple typique.

Au lendemain de la Révolution de Février 1917, Vladimir Ilitch, qui se trouvait alors à l'étranger, n'avait à ce sujet que des informations fragmentaires, contradictoires, et souvent fausses de la presse bourgeoise. Mais de même qu'un savant reconstitue avec précision une espèce animale d'après les fossiles épars, Vladimir Ilitch, en se basant sur les communications glanées dans les journaux, savait donner la caractéristique exacte de tel ou tel parti et établir la véritable situation en Russie. Voici un des échantillons les plus intéressants de ses déductions (je cite l'extrait de sa lettre du 25 mars 1917) :

« [Tchkhéidzé](#) hésite manifestement : cf. le Temps du 22 mars qui chante les louanges de Tchkhéidzé ; et celui du 24 mars qui le réprouve. La chose est claire !! »

Pour Vladimir Ilitch, isolé de la Russie, la chose était claire du seul fait qu'un important organe de la bourgeoisie française prodiguait tantôt des louanges, tantôt des blâmes à l'adresse de Tchkhéidzé, le plus à gauche des menchéviques, qui au début dirigeait les Soviets : Tchkhéidzé hésite manifestement. Cela avait suffi pour tracer dans les grandes lignes la tactique à suivre à l'égard des partis démocratiques de gauche.

Suivons donc point par point cette tactique, d'après les lettres que m'adressa Vladimir Ilitch.

Mot d'ordre n° 1 : rupture avec le social-patriotisme. La pointe en est dirigée contre ce courant. Son but est d'éclaircir la situation pour les masses ouvrières, en décidant les éléments indécis de ces masses, qui suivent pour le moment les défensistes, à rallier nos rangs.

Mot d'ordre n° 2 : pas de rapprochement avec d'autres partis ! « Nous sommes contre le rapprochement avec d'autres partis, nous sommes pour ce que les ouvriers soient prévenus à l'égard de Tchkhéidzé. C'est obligatoire ! »

Ce mot d'ordre vise les groupements internationalistes hésitants. Son but est d'éclaircir la situation pour les membres de notre propre parti, en le délimitant des autres partis qui, malgré leur identité apparente, lui sont essentiellement étrangers.

Mot d'ordre n° 3 : renforcer notre propre parti ! « Nous sommes pour le C.C. en Russie, pour la [Pravda](#), pour notre propre parti, pour la milice prolétarienne qui prépare la paix et le socialisme. »

Ce mot d'ordre est lancé contre ceux qui prenaient pour le parti certains groupements formés à l'étranger et qui n'étaient en fait qu'une salade de social-démocrates de différentes tendances.

Vladimir Ilitch est ravi d'apprendre par les journaux bourgeois l'existence à Pétrograd du Comité central du parti et son orientation :

« Il y a le C.C. à Pétrograd (la Frankfurter Zeitung a donné des extraits de son manifeste, c'est merveilleux !), il y a la Pravda. Nous sommes absolument pour la sauvegarde de ce parti, nous sommes contre toute fusion avec le C.O. »³

Ces lignes témoignent on ne peut mieux de l'attachement du dévouement sans réserve de Lénine à son parti, de la fierté qu'il en éprouvait.

Il nous fallait un parti prolétarien, révolutionnaire, marxiste, ce parti-là et aucun autre, pas l'assemblage de divers partis. Toutes les autres organisations politiques, qu'elles se nomment ouvrières, socialistes, n'étaient pas du tout les éléments du parti révolutionnaire, prolétarien, devant être fusionnés, mais étaient des partis hétérogènes.

Pour défendre, pour consolider la révolution, le prolétariat devait avoir son propre parti, et non pas fusionner avec d'autres. Ce parti était d'autant plus indispensable au prolétariat pour continuer la révolution.

« C'est pour des élections à l'Assemblée constituante (ou pour le renversement du gouvernement Goutchkov et Milioukov) que nous avons besoin d'un parti à part, de notre parti qui, selon moi, a entièrement fait ses preuves dans les années 1914-1917. »

Cela est bien loin de la position prise par les partisans de toute espèce de la fusion. Certes, la défense, la consolidation de la révolution, mais en renforçant notre parti, sans soutenir le Gouvernement provisoire bourgeois. Et non seulement la défense de la révolution, mais encore sa continuation, le renversement du gouvernement bourgeois, et pour cela, toujours et avant tout, le renforcement du parti.

Mot d'ordre n° 4 : aucun appui au Gouvernement provisoire ! Il est lancé contre l'interprétation non-marxiste, opportuniste, petite-bourgeoise de la victoire de la révolution comme moment de la réconciliation de classes.

Mot d'ordre n° 5 : armement du prolétariat, milice prolétarienne. Vladimir Ilitch considérait le prolétariat armé comme la seule garantie des succès futurs de la révolution et de sa victoire définitive. Ce mot d'ordre eut l'effet d'une douche froide sur les têtes échauffées par la première victoire !

Enfin, une sixième indication : être prudent quant à la formation de blocs avec les groupements internationalistes tels que les gens du Vpériod et ceux du Natchalo. Ceci n'est qu'un détail.

3 C. O. : Comité d'Organisation des menchéviques (N.R.)

Mais l'appréciation de la situation dans toute sa complexité, dans ses particularités, la souplesse dans l'emploi des principes tactiques est un trait caractéristique de Vladimir Ilitch, en tant que chef de la révolution prolétarienne.

« Soyez prudents à l'égard de blocs avec ceux du Natchalo⁴, recommande-t-il : nous sommes contre le rapprochement avec d'autres partis... »

« Je crains que vous ne vous hâtiez de vous allier aussi aux gens du Vpériod ! »⁵

Après des lignes enthousiastes sur notre parti, Vladimir Ilitch poursuit : *« Alors ? Les gens du Vpériod veulent-ils adhérer honnête-ment au parti ? Bon ! Ils ne veulent pas ? Moi, je ne veux ni faire de « concessions » ni accepter le « marchandage ». Parlez-leur à cœur ouvert et plus d'une fois, et envoyez-moi un mot... »*

La lettre suivante montre à quel point Vladimir Ilitch se méfiait, et non sans raison, des gens du Vpériod :

« Lounatcharski m'a écrit en proposant une « conférence ». J'ai répondu : j'accepte de parler avec vous personnellement (avec Lounatcharski). (Il sera à Zürich.) Quant à la conférence, je n'y consens qu'à la condition d'avoir mis en garde les ouvriers contre les hésitations de Tchkhéidzé. Il (Lounatcharski) ne m'a rien répondu. Nous nous bornerons donc à un entretien personnel. »

On sait que c'est seulement en été 1917 que les gens du Vpériod déclarèrent la dissolution de leur groupe et que leur noyau adhéra au parti bolchévique .

Pour conclure, je vais citer intégralement la directive, excellente quant au fond, d'une précision et d'une concision parfaite, que Vladimir Ilitch télégraphia de Berne à Stockholm, à un groupe de camarades partant pour la Russie :

« Notre tactique : méfiance absolue, aucun soutien nouveau gouvernement, soupçonnons surtout Kérenski, armement prolétariat seule garantie, élection immédiate Douma de Pétrograd, aucun rapprochement autres partis. »

Dans la lettre qu'il m'envoya, en me communiquant le texte du télégramme, Vladimir Ilitch avait souligné les quatre derniers mots et ajouté en latin : *« Et ceci est une condition sine qua non. »*

En ces quelques lignes avait été ébauchée la tactique léniniste qui conduisit le parti et la classe ouvrière à la victoire d'Octobre.

Il y a lieu de souligner que dès les premiers jours de la Révolution de Février, Vladimir Ilitch avait prévu le renversement prochain du gouvernement bourgeois et indiqué au parti la nécessité de s'y préparer. Il avait déjà envisagé la lutte pour la paix et le socialisme, et signalé que seul l'armement du prolétariat pouvait assurer au parti la victoire dans cette lutte.

Débordant d'énergie, Vladimir Ilitch étouffait dans la cage étroite qu'était pour lui la Suisse. *«... Quelle torture pour nous tous de rester ici à un moment pareil »*, écrivait-il à un camarade à Stockholm.

Or, il était bien obligé de rester. La guerre faisait rage, les fronts entouraient la Suisse. Le retour en Russie n'était possible que par la France et l'Angleterre. Mais les bolchéviques devaient renoncer à tout

4 Groupement internationaliste qui éditait le journal *Natchalo* (le Commencement). (V.K.)

5 Groupement d'intellectuels qui s'est détaché du parti en 1909 et dont Lénine considérait les opinions comme une parodie grotesque du marxisme. Lounatcharski en faisait partie. (V.K.)

espoir de passer par le « royaume de l'Entente ». Le gouvernement anglais ne voulait même pas laisser passer le socialiste-révolutionnaire [Tchernov](#), qui avait tous ses papiers en règle.

Cependant, la perspicacité politique et la fermeté révolutionnaire permirent à Vladimir Ilitch de s'échapper de la souricière suisse. L'analyse sagace de la situation l'avait amené à la conclusion suivante.

Un camp de belligérants – France, Angleterre, Russie et leurs alliés – ne laisse pas passer les bolchéviques en Russie. Cela se conçoit. L'Entente craint que le parti prolétarien révolutionnaire ne reçoive en Russie un fort soutien dans sa lutte opiniâtre contre la guerre impérialiste et de ce fait n'affaiblisse le front de ce groupe de puissances. Elle est donc directement intéressée à interdire aux bolchéviques l'accès de la Russie.

Mais alors, l'autre groupe de belligérants – Allemagne, Autriche-Hongrie et leurs alliés – ne peut y avoir aucun intérêt. Au contraire, ces États tireraient avantage de tout l'affaiblissement de leurs adversaires.

D'où cette conclusion : le parti du prolétariat révolutionnaire, absolument hostile aux deux groupements impérialistes, doit profiter des contradictions qui existent entre eux. Puisque la France et l'Angleterre refusent le droit de transit, il faut le demander à l'Allemagne.

Aussi, lorsque les émigrés eurent l'idée de passer par l'Allemagne, à titre d'échange contre les citoyens allemands internés en Russie, Vladimir Ilitch l'approuva-t-il avec chaleur, en lui donnant une forme politiquement et pratiquement acceptable. Il proposa de faire la démarche au nom de tous les citoyens russes bloqués en Suisse, sans distinction de leurs opinions politiques.

L'éminent socialiste suisse [R. Grimm](#) voulut bien intervenir auprès du gouvernement suisse, en vue d'obtenir du gouvernement allemand l'autorisation pour les sujets russes de passer par l'Allemagne, en échange des Allemands internés en Russie. On se proposait de demander ensuite au gouvernement russe l'autorisation de rentrer. Mais voici ce qui s'ensuivit.

Le gouvernement suisse refusa de prêter son concours, de peur que l'Entente n'y vit une « violation de la neutralité » de la part de la Suisse. Alors, les menchéviques (« internationalistes » !) battirent en retraite, suivis d'autres émigrés. Ils craignaient que le transit par l'Allemagne sans approbation officielle ne fit mauvaise impression à « l'opinion publique ». Voyant l'affaire prendre cette tournure Grimm se récusait, lui aussi.

Vladimir Ilitch était exaspéré. Sur sa proposition, le collège du C.C. du P.O.S.D.R. à l'étranger adopta le 18 mars la résolution portant sur le départ immédiat pour la Russie par l'Allemagne. En me faisant parvenir cette résolution, Lénine écrivait :

« J'ajoute pour ma part que je considère comme scélérats de premier ordre les menchéviques qui ont fait échouer la cause commune, par crainte de ce que dirait « l'opinion publique », c'est-à-dire les social-patriotes !!! » Moi, je pars... de toute façon. »

Bien sûr, Vladimir Ilitch se rendait parfaitement compte des inconvénients du transit par l'Allemagne sans l'autorisation officielle du gouvernement russe. Il n'avait aucun doute que cette même « opinion publique » pousserait de hauts cris à propos d'un tel voyage, tandis que la bourgeoisie et le Gouvernement provisoire déverseraient sur les bolchéviques un flot de mensonges et de calomnies. Mais dans ce cas, Vladimir Ilitch comptait fermement sur le bon sens du prolétariat et la justesse révolutionnaire de l'action qu'on allait entreprendre.

Le départ avait été vite organisé. Un ouvrier socialiste suisse, [Fritz Platten](#), adressa à l'ambassadeur allemand une demande d'autorisation de transit par l'Allemagne. Trois jours après, on recevait la réponse affirmative du gouvernement allemand.

Le 22 mars (ancien style), les représentants de différents partis socialistes (notamment des partis allemand et français) signèrent à Berne un protocole sur le voyage de Suisse en Russie par l'Allemagne, aux conditions suivantes : le voyage se ferait à titre d'échange des citoyens russes contre des prisonniers de guerre allemands et les citoyens allemands internés en Russie ; l'autorisation était valable pour tous les sujets russes sans distinction de leurs opinions ni de leur attitude envers la guerre ; le wagon allemand occupé par les émigrés jouirait en territoire allemand des droits « d'exterritorialité », c'est-à-dire que les autorités allemandes ne procéderaient à aucune vérification de passeports ou d'identité des voyageurs et ne pénétreraient pas dans le wagon sans la permission expresse de Platten. (Ces conditions furent strictement observées par les autorités allemandes.)

Le 27 mars 1917, Vladimir Ilitch et ses camarades quittèrent la Suisse pour la Russie. Le 31 mars, il arrivait à Stockholm. Et dans la nuit du 3 au 4 avril 1917, les ouvriers révolutionnaires accueillaient avec enthousiasme leur chef à Pétrograd, où il prononça un discours exhortant à la lutte pour la victoire de la révolution socialiste.

En tant que chef politique, Vladimir Ilitch ignorait tout sentiment de désarroi et de panique. Aux moments les plus critiques pour la République soviétique, il prenait et faisait appliquer avec une fermeté inébranlable les mesures nécessaires. Une des premières ordonnances du gouvernement soviétique en témoigne.

Le 20 novembre 1917, le Conseil des Commissaires du Peuple ordonna à l'ex-général tsariste Doukhonine, commandant en chef par intérim des forces armées, de suspendre immédiatement les hostilités et d'entamer des pourparlers d'armistice avec le commandement allemand. Le général refusa. La situation devint extrêmement tendue. Les officiers supérieurs soutenaient le commandant en chef. Les organisations de combattants qui étaient au front se montraient encore hostiles au pouvoir soviétique. Les troupes contre-révolutionnaires de Kérenski, l'ancien chef du Gouvernement provisoire, marchaient sur Pétrograd. La révolte des élèves officiers couvait dans la capitale. Les représentants diplomatiques des pays alliés à la Russie tsariste soutenaient Doukhonine.

Vladimir Ilitch prit sur-le-champ une décision énergique. Il destitua le général rebelle, nomma un officier subalterne, le bolchévique [Krylenko](#), commandant en chef, et lança par radio l'appel à l'armée d'élire ses délégués plénipotentiaires pour négocier l'armistice avec l'ennemi. Voici ce qu'il y disait, entre autres :

« Soldats ! La cause de la paix est entre vos mains. Vous ne laisserez pas les généraux contre-révolutionnaires saper la noble cause de la paix... Soyez vigilants, maîtres de vous, énergiques, et la cause de la paix triomphera ! »

C'est ce qui arriva. Au front, les soldats s'emparèrent du Q.G. du commandant suprême. Le général Doukhonine fut tué. Les bolchéviques prirent la direction des organisations de soldats. L'armée passa du côté du peuple, ce qui détermina la victoire finale de la Révolution d'Octobre.

Je me souviens d'un autre moment historique. C'était dans la première moitié de 1918. La Russie soviétique venait de sortir de la guerre, après avoir signé le traité de paix avec l'Allemagne. Le pays était en proie à la famine et au désordre. Des émeutes de gardes-blancs éclataient en différents points du pays. Les services de la Tchéka découvraient çà et là des complots contre-révolutionnaires. Le bolchévique [Volodarski](#) venait d'être assassiné à Pétrograd. En Ukraine, la Rada de gardes-blancs faisait la loi. En Sibérie, les événements avaient pris une tournure qui n'excluait pas la formation d'un gouvernement contre-révolutionnaire. Des troupes des impérialistes anglais et français débarquaient à Mourmansk.

À ce moment, les socialistes-révolutionnaires de gauche assaillirent l'ambassadeur allemand à Moscou. Le gouvernement allemand exigea qu'un bataillon de ses soldats fût introduit à Moscou pour la « protection de l'ambassade ».

Je me rappelle nettement Lénine faisant, le 15 juillet, au nom du Gouvernement soviétique, sa déclaration à la séance du Comité exécutif central de Russie. Habituellement vif et alerte, Vladimir Ilitch monta cette fois à la tribune d'un pas lent et pesant. L'air grave, il exposa brièvement le forfait des socialistes-révolutionnaires de gauche et l'exigence du gouvernement allemand. Puis il déclara d'une voix nette :

— En aucun cas et sous aucune condition, nous ne pouvons agréer la demande allemande, car cela signifierait le début de l'occupation de la Russie soviétique par les troupes étrangères. Si le gouvernement allemand insiste, nous mobiliserons et appellerons à la résistance armée tous les ouvriers et paysans adultes, sans exception.

La riposte hardie de Lénine aux impérialistes allemands avait sauvé la Russie soviétique d'un danger mortel.

Un autre trait important de Vladimir Ilitch, comme chef du parti, était son profond respect du principe.

— Une politique basée sur le principe est la seule bonne, disait-il souvent.

Vladimir Ilitch rompait implacablement avec ses plus proches camarades, s'ils s'engageaient dans le mauvais chemin. Ainsi fit-il pour Martov, avec lequel il avait commencé son activité parmi les prolétaires de Pétrograd, ce qui leur avait valu la prison à tous les deux. Ainsi quitta-t-il Plékhanov, qu'il tenait pourtant en haute estime.

Au début de la guerre impérialiste de 1914-1918, Plékhanov faisait une conférence à Lausanne. Vladimir Ilitch y était venu spécialement pour l'entendre. Il s'y rendait le cœur gros, sachant que Plékhanov avait pris une position social-patriotique, mais ne voulant pas le croire.

— Serait-ce vrai ? répéta-t-il plus d'une fois.

C'est que Plékhanov avait été le premier à propager les idées marxistes en Russie. À cette époque, il était au nombre des deux ou trois social-démocrates qui s'occupaient des questions de théorie marxiste. Lénine avait travaillé avec lui à maintes occasions. Il était vrai que, par la suite, Plékhanov s'était séparé des bolchéviques, mais aurait-il trahi maintenant la classe ouvrière ?

La conférence était organisée par les menchéviques. Vladimir Ilitch, accompagné de quelques camarades, entra dans la salle et prit place au dernier rang, près du mur, pour ne pas attirer l'attention de l'assistance. Mais un murmure inquiet courut bientôt dans la salle.

— Lénine est là ! Lénine !

L'heure fixée pour la conférence avait depuis longtemps sonné, mais Plékhanov était toujours absent. Vladimir Ilitch s'alarma :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Aurait-il eu vent de notre présence et pris la fuite ?

Il arriva enfin. Après s'être excusé de son retard et avoir dit qu'il ne s'attendait pas à parler devant une si nombreuse assistance (« *il cherche un biais* », chuchota à ces mots Vladimir Ilitch), Plékhanov commença son rapport.

Tout un arsenal d'érudition, une longue suite de citations de Marx et d'Engels, des exemples et comparaisons spirituels, tirés de l'histoire et des œuvres littéraires, des railleries mordantes à l'adresse des adversaires, etc., tout cela conférait à Plékhanov l'air d'un « chevalier invincible ». Les menchéviques applaudissaient frénétiquement leur leader.

Dans la première partie de son exposé, il soumit à une critique violente les social-démocrates allemands qui avaient trahi la cause du prolétariat. Il s'indigna qu'au Reichstag, les social-démocrates aient voté pour les crédits de guerre. Il qualifia la social-démocratie de « Sodome et Gomorrhe de l'opportunisme » où il n'était resté que quelques « saints hommes ».

Vladimir Ilitch s'était animé, il riait et, levant haut les mains, applaudissait Plékhanov, comme pour l'encourager à une intervention analogue contre les social-patriotes français.

Cependant la deuxième partie de la conférence l'avait déçu. Plékhanov commença par dire que la « France était attaquée », que les socialistes français n'avaient pas pu opposer la « non-résistance à la Tolstoï » à l'attaque contre leur pays. L'orateur donna raison aux socialistes français et belges d'avoir voté les crédits de guerre et de faire partie du gouvernement bourgeois.

Il avait l'air de dire : « Impossible de leur en faire un grief, car ils ne pouvaient agir autrement. » Il se risqua même à répéter la plaisanterie grossière dont [Sembat](#), un social-patriote français, s'était servi à l'égard de la fraction social-démocrate de la Douma qui avait voté contre les crédits de guerre : la fillette russe social-démocrate de cinq ans, avait dit Sembat, avait moins de peine à garder sa virginité que la dame socialiste française. Plékhanov qualifia d'« injuste » (!), d'« erronée » (!) la thèse de Marx et d'Engels déclarant que dans le pays capitaliste « *les ouvriers n'ont pas de patrie* ».

Dès que Plékhanov eut fini, Lénine demanda la parole. On ne lui accorda que dix minutes. Pâle d'émotion, mais calme en apparence, il monta à la tribune. Sans tendre la main à Plékhanov et l'appelant « le rapporteur » et non « le camarade », Vladimir Ilitch en dix minutes d'attaque impétueuse démolit la position social-patriotique de son adversaire parée d'érudition, de mots d'esprit et de brillants oripeaux littéraires.

Plékhanov n'intervint plus. Quant à Lénine, il poursuivit le combat, exigeant qu'on lui organise une conférence à Lausanne. Il parla aussi à Berne, à Genève, à Zürich, à Montreux.

Ainsi, Vladimir Ilitch avait pris dès le début une très nette position de principe, contre la guerre impérialiste et le social-patriotisme.

Il suivit cette orientation jusqu'au bout, proposant en 1918, au VIIe Congrès du parti, de changer le nom du parti et de l'appeler dorénavant Parti communiste.

— Par ce nom, disait Vladimir Ilitch, le parti montrera de la façon la plus catégorique, la plus nette, qu'il rompt avec l'ancien socialisme officiel.

Le troisième trait essentiel de Vladimir Ilitch en tant que chef du parti, c'était son esprit de collectivité dans la solution des problèmes importants. J'en parlerai en donnant pour exemple la rédaction et la publication du premier document bolchévique dirigé contre la guerre impérialiste et le social-patriotisme.

Dès le commencement de la guerre impérialiste de 1914-1918, Lénine fut arrêté en Autriche comme sujet russe, sous l'inculpation ridicule d'espionnage. Il passa onze jours en prison.

Le 5 septembre 1914 il était à Berne. Le lendemain, je reçus de lui à Genève une lettre par laquelle il m'annonçait son arrivée et demandait, comme autrefois, s'il n'était pas possible de faire paraître une

feuille à Genève, ajoutant entre parenthèses, comme la chose la plus naturelle du monde : « *contre la guerre, bien entendu, et contre les nationalistes du type nouveau, depuis Haase jusqu'à Vandervelde et Guesde, ils ont tous commis une lâcheté* ».

Je me rappelle notre joie de revoir Vladimir Ilitch, dont nous étions depuis longtemps sans nouvelles, et le plaisir que nous procura sa brève, précise et foudroyante caractéristique du social-patriotisme.

Je répondis que nous avions techniquement la possibilité de publier cette feuille. Je me permets de rappeler qu'à cette époque les membres du C.C. du parti se trouvant à l'étranger avaient le droit de publier l'O.C.⁶ du parti. D'ailleurs, le rédacteur en chef venait justement d'arriver. Il semblait qu'on pouvait éditer non pas une feuille, mais le numéro entier de l'O.C., avec des articles contre la guerre impérialiste et le social-chauvinisme. Mais écoutez un peu comment était rédigé et préparé à la publication dans la presse le premier document bolchévique paru après le début de la guerre.

Dès son arrivée en Suisse, Vladimir Ilitch écrivit des thèses concises sur la guerre. Puis, le 6 et le 7 ou le 8 septembre, il fit un rapport sur ses thèses dans une petite réunion fermée qui, pour cause de la clandestinité, se tint dans une forêt, près de Berne. Les thèses reçurent l'approbation unanime, mais une série de suggestions complémentaires furent proposées.

Ensuite, les thèses furent dactylographiées en plusieurs exemplaires, en tant que résolution adoptée par « Le groupe des social-démocrates, membres du P.O.S.D.R. » sous le titre : *Tâches de la social-démocratie révolutionnaire dans la guerre européenne*. Le texte de la résolution fut envoyé à toutes les sections bolchéviques, organisations du parti à l'étranger. Et cela se faisait si secrètement que nous autres, qui nous trouvions à Genève, par exemple, le reçûmes par l'intermédiaire d'un camarade, sans indication de source. Vladimir Ilitch lui-même fit sur la copie qui restait l'inscription suivante : « *Copie d'un appel publié au Danemark* ». On avait l'intention d'imprimer cette résolution.

La préface à la résolution, écrite de la main de Lénine, s'est conservée. Il y était dit que la résolution était adoptée par la réunion des membres dirigeants du P.O.S.D.R. en indiquant que cette réunion n'avait pas eu un caractère tout à fait officiel, le C.C. du parti ne pouvant se réunir au complet à cause des arrestations.

Quelque temps après, on réussit à faire parvenir cette résolution en Russie avec un député de la Douma, F. Samoilov, afin qu'elle pût être discutée par le Comité central, la fraction du parti siégeant à la Douma et les autres organisations du parti.

Au milieu d'octobre on apprit que le C.C. et la fraction de la Douma l'avaient unanimement approuvée, tout en y apportant certains amendements et compléments. On apprit en même temps la réponse cinglante des social-démocrates russes (bolchéviques) à Vandervelde qui les avait exhortés à cesser la lutte contre le tsarisme.

Et c'est alors seulement que Lénine décida de faire paraître un document officiel, manifeste du P.O.S.D.R., dirigé contre la guerre impérialiste et le social-patriotisme.

On eut d'abord l'intention de publier ce manifeste en brochure. Mais comme on avait déjà préparé toutes les conditions pour la reprise de l'O.C. du parti, il fut décidé d'imprimer ce document dans le numéro suivant. Vladimir Ilitch m'avait envoyé cinq amendements au manifeste et la signature modifiée. Il m'écrivait : « *... depuis la prise de contact avec la Russie, notre intervention est devenue plus officielle* ».

Le manifeste fut publié dans le n° 33 du *Social-Démocrate* du 1er novembre 1914, sous le titre « *La guerre et le parti social-démocrate russe* », et signé « *Le Comité central du Parti Ouvrier S.-D. de Russie* ».

6 L'organe central. (V.K.)

L'histoire de la composition, de la rédaction et de la publication de la « feuille » bolchévique, la première depuis le début des hostilités, caractérisait bien Lénine en tant que chef du parti.

Les menchéviques traitaient Lénine de « dictateur tout-puissant », résolvant toutes les questions de sa propre autorité, dictant des « ordres » auxquels tous étaient astreints d'obéir, de « séparatiste » qui ne pensait qu'à effectuer une nouvelle scission du parti. Mais Lénine était un chef de type tout à fait nouveau, son attitude envers le parti était tout autre.

Le fait qu'il se trouvait temporairement séparé des organisations du parti qui travaillaient dans sa chère Russie lointaine, était pour Vladimir Ilitch une cause de tourments. Il fallait résoudre d'urgence de nouveaux problèmes extrêmement importants pour les destinées du parti et du pays. Mais Lénine ne pouvait concevoir de les résoudre seul, sans le parti et ses organismes dirigeants.

Pour reprendre au plus vite contact avec le parti et obtenir coûte que coûte une décision collective, Vladimir Ilitch était prêt à surmonter des milliers d'obstacles.

Pour lui, le parti du prolétariat révolutionnaire était tout, il y était attaché organiquement, ne s'en dissociait pas un instant et ne pouvait d'aucune manière lui opposer sa personne, se mettre au-dessus de lui.

Selon Lénine, la direction collective du parti, basée sur la théorie marxiste, est un principe fondamental de la direction, permettant d'atteindre tous les buts que le parti s'est posés.

Vladimir Ilitch devait constamment intervenir aux congrès du parti et des Soviets, aux réunions massives, aux meetings. Je vais donc essayer de le décrire comme orateur.

Il possédait la faculté surprenante, propre à lui seul, de captiver rapidement et entièrement l'attention du public, fût-il composé d'hommes politiques, de savants ou de simples gens du peuple. Il savait aborder n'importe quel auditoire, en se servant dans chaque cas d'une méthode et d'arguments particuliers.

Lénine aimait la langue russe et la connaissait à fond. Au Kremlin, près de son bureau, sur une étagère tournante, il y avait toujours, parmi d'autres ouvrages de référence, quatre gros volumes du Dictionnaire de la langue vivante russe de Vladimir Dal. Dans ses interventions, Lénine usait souvent des dictons populaires pour tourner en dérision ses adversaires. Je me rappelle bien un de ces cas qui eut lieu au IV^e Congrès extraordinaire des Soviets de Russie, en mars 1918.

Le Congrès était tenu dans un des moments les plus critiques de l'histoire de la Russie soviétique, lorsqu'on débattait la question de la paix ou de la guerre avec l'Allemagne. L'atmosphère était orageuse. Beaucoup de gens hostiles à la conclusion de la paix, tels que socialistes-révolutionnaires de gauche, maximalistes, anarchistes et autres, assistaient au Congrès parmi les délégués. Ils repoussaient la « paix avec la bourgeoisie » et appelaient à la « guerre révolutionnaire jusqu'à la victoire » sur les impérialistes allemands. Le discours de Lénine était souvent interrompu par des exclamations irritées. Mais il ne cessait de développer logiquement ses idées, prouvant au Congrès la nécessité absolue de conclure la paix, si dures que fussent les conditions, et raillait ses adversaires fanfarons en citant le dicton russe : « Ne te vante pas à ton départ pour la guerre, mais à ton retour. » Un grand éclat de rire et de vifs applaudissements retentirent dans la salle. Ainsi un brusque revirement s'était opéré dans la disposition des esprits. Après le rapport de Lénine, le Congrès sanctionna à une majorité écrasante la paix avec l'Allemagne.

Aux réunions des ouvriers et des paysans, Vladimir Ilitch parlait avec une simplicité, une clarté, une force de persuasion toutes particulières, usant de termes et d'expressions populaires, étonnant ses auditeurs par la connaissance de leur vie, de leurs mœurs et de leurs besoins.

Cependant, Vladimir Ilitch ne s'abaissait jamais jusqu'à la vulgarité, il ne cherchait pas à se modeler sur l'auditoire ouvrier ou paysan, ne le flattait pas, ne lui cachait rien, ne lui faisait pas de vaines promesses.

Pendant la révolution, des orateurs de toutes tendances parlaient aux masses. Mais les ouvriers qui ne connaissaient pas encore Lénine, devinaient tout de suite en lui l'homme qui leur était proche.

— Celui-là, il est des nôtres ! Il y va rondement et appelle les choses par leur nom !

Certains orateurs aiment à farcir leurs discours de jolies tournures, de bons mots, etc. Tous ces « embellissements » extérieurs étaient étrangers à Lénine. Il n'en avait pas besoin tout simplement, ils auraient entravé le cours logique de ses idées, qu'il semblait avoir hâte de communiquer au public.

D'autres orateurs ont une belle prestance, des gestes théâtraux, de belles attitudes, une voix puissante et bien étudiée, dont ils se servent avec art, tantôt la faisant tonner, tantôt la baissant jusqu'au chuchotement.

Et voilà qu'on voit monter à la tribune un homme de taille moyenne que rien ne distingue, si ce n'est son front immense qui jette parfois un éclat sous la lumière électrique. Il parle d'une voix un peu sourde, en grasseyant légèrement. Il ne déclame pas, il paraît s'entretenir avec l'auditoire. Ses gestes sont simples et naturels.

Il commence par énoncer quelques faits et idées qui semblent banals. Mais l'instant d'après, votre attention est forcée par son discours. Il se trouve que ces faits banals ont des côtés particuliers que personne n'a remarqué jusqu'ici ; des conclusions incontestables et inédites en découlent... Et voilà qu'en suivant l'orateur, vous éprouvez le sentiment d'avoir fait une révélation... Quant à lui, il cite déjà d'autres faits, lance d'autres idées et vous conduit plus loin avec une logique irrésistible... Vous voilà entièrement captivé ! Tout ce qui vous entoure s'efface. Vous êtes au royaume des idées, régi par des lois rigoureuses... Et le discours terminé, le charme est rompu.

De même qu'un grand auteur vous séduit par la force de son imagination poétique, de même le grand penseur qu'était Lénine vous subjuguait par sa force de pensée. Tel l'artiste qui crée l'image de l'ennemi de classe par les moyens dont il dispose, Lénine dévoilait les machinations les plus subtiles et les constructions théoriques les plus ingénieuses de son adversaire.

Vous vous rappelez avoir entendu un antagoniste faire des déductions qui recelaient quelque chose de faux, sans pouvoir le découvrir sur le coup. Tandis que Lénine, par une seule phrase jetée en passant, déjouait les manœuvres les plus astucieuses de l'adversaire, découvrant ses erreurs, et vous menait à de nouvelles et vastes généralisations.

Chaque intervention de Lénine ouvrait devant le parti des perspectives inconnues, passionnantes, nous chargeait d'une énergie nouvelle, posait en toute netteté des tâches capitales, dont dépendait l'avenir du parti et du pays.

Vladimir Ilitch aimait les simples gens laborieux. Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa l'a bien dit à ses obsèques :

— Son cœur débordait d'amour pour tous les travailleurs.

Chef du Gouvernement soviétique, Lénine conversait volontiers avec les gens du peuple. Il ne lui importait pas moins de connaître l'état d'esprit des ouvriers et des paysans que l'opinion des membres du C.C. du parti et du Conseil des Commissaires du Peuple.

Il trouvait un plaisir particulier à parler aux ouvriers ; il leur confiait ses pensées intimes et faisait grand cas de leur avis. Il appréciait beaucoup les lettres que les paysans envoyaient au journal *Bednota*.

— Voilà d'authentiques documents humains ! Je n'entendrais jamais ces choses dans un rapport !

C'est ce que Vladimir Ilitch me disait, quand je lui apportais ces lettres en ma qualité de rédacteur du journal. Il écoutait avec une attention soutenue ce qu'elles disaient de la vie des paysans et de leurs soucis. Parfois il prenait un des messages et le parcourait lui-même. Cela me rappelait d'autres lettres, celles des ouvriers adressées aux journaux *Vpériod* et *Prolétari*, qu'il relisait et corrigeait avec tant de soin.

Je me souviens surtout d'une conversation qui eut lieu l'hiver de 1920-1921. Les temps étaient durs : la guerre civile n'était pas encore terminée, les sacrifices et les privations des travailleurs avaient atteint leur point culminant. Des lettres de la campagne affluaient à *Bednota*. Et Vladimir Ilitch me pressait de questions au sujet de chaque message.

— Tenez, lui dis-je un jour, on nous écrit que le pouvoir soviétique est pire que celui du tsar.

— Pire que celui du tsar ? répéta-t-il en souriant et clignant de l'œil. Mais qui est-ce qui écrit cela ? Un koulak ? Un paysan moyen ?

A l'issue de cet entretien, il me demanda de lui faire un rapport détaillé sur la situation à la campagne, avec des extraits tirés des lettres de paysans.

Plus de cinquante de ces missives, concernant les prélèvements des produits alimentaires et les conditions affreuses où se trouvait la paysannerie, furent triées, étudiées et jointes au rapport destiné à Lénine personnellement. Je ne tardai pas à constater que ce travail n'avait pas été vain. En écoutant le rapport de Lénine au Xe Congrès du parti, qui envisageait de remplacer les prélèvements de produits alimentaires par l'impôt en nature, je me rendis compte que ces lettres lui avaient servi de documentation.

Lénine exigea dès lors que *Bednota* lui fit des comptes rendus réguliers. J'ai conservé un petit bout de papier couvert de son écriture fine. Voici le texte mot à mot :

« 26.I.1922.

Camarade Karpinski,

Voulez-vous m'écrire brièvement (2 ou 3 pages au maximum) ? combien de lettres de paysans parviennent à Bednota ? ce qu'elles contiennent d'important (de particulièrement important) et de nouveau ? Quel est l'état d'esprit ? Les questions d'actualité ?

Ne pourrait-on pas avoir ces messages tous les deux mois (la prochaine série vers le 15. III.1922) ?

a) le nombre moyen de lettres reçues, b) l'état d'esprit,

c) les questions d'actualité.

Veillez agréer mon salut communiste

Lénine. »

Bien que surchargé de besogne, Vladimir Ilitch trouvait encore le temps de recevoir des visiteurs. Il s'entretenait avec eux non seulement parce qu'il le jugeait de son devoir de chef d'Etat, mais avant tout par besoin impérieux d'être en contact étroit avec le peuple.

De tous les coins du pays, des « délégués » élus par les réunions de paysans venaient voir Lénine à Moscou. Il avait même un jour spécial pour la réception de ces « délégués ».

À l'heure fixée, ils se présentaient au Kremlin vêtus de leurs longues touloupes, chaussés de lapti, la besace au dos ; après avoir laissé leurs effets contre le mur de l'antichambre, ils causaient à voix basse, tout émus à l'idée d'être reçus par Vladimir Ilitch Lénine en personne, président du Conseil des Commissaires du Peuple !

Ils n'ont pas longtemps à attendre. On les invite bientôt à entrer. Après avoir resserré leur ceinture et lissé leurs cheveux, l'air grave, ils entrent dans le cabinet de Lénine ; celui-ci vient à leur rencontre, serre cordialement la main à tout le monde et offre des sièges.

— Toi, grand-père, mets-toi plus près, dans ce fauteuil !

Il demande à chacun son nom et son pays. Et la conversation s'engage, simple et amicale.

Les délégués s'étonnaient que Lénine retienne leurs noms aussi facilement. Mais ce qui les surprenait le plus, c'était de le voir si bien informé de leurs besoins et parfois même du nom du hobereau qui les avait exploités. Ils ne se doutaient certainement pas que Lénine avait étudié à fond l'économie de chaque région.

Voilà ce qui arriva à une de ces audiences. Un des « délégués » se leva précipitamment de son siège et dit, au comble de l'agitation :

— Camarade Lénine, c'est intenable à la fin ! Ils nous embêtent, ils sont toujours à nous embêter !

Vladimir Ilitch n'avait rien compris.

— Calmez-vous, Ivan Rodionovitch, dit-il, et expliquez-nous clairement de quoi il s'agit. A qui en avez-vous ?

— À qui ? Mais à ceux de notre Soviet du village ! Ils ne nous laissent plus respirer avec leurs exactions !

— Et qui est-ce qui les a élus ?

— Nous, bien sûr...

— Alors, vous devez les révoquer tout simplement.

— Est-ce qu'on peut le faire ?

— On le peut et on le doit. La loi soviétique autorise à révoquer tout député avant l'expiration de son mandat, au cas où il aurait abusé de la confiance du peuple. Voilà comme ça se fait, Ivan Rodionovitch !

Après ces entretiens, Vladimir Ilitch donnait des ordres, si la situation l'exigeait. Bien souvent, grâce aux renseignements obtenus au cours de conversations avec les ouvriers et les paysans, tel ou tel décret était rendu.

Comme camarade, Vladimir Ilitch était affable, attentif et délicat. Il ne tutoyait jamais ses subordonnées, les ouvriers et les paysans. C'était seulement à des personnes plus âgées qu'il se permettait de dire : « toi, père » ou « toi, grand-père », comme c'est l'usage dans le peuple.

Voici, par exemple, sa manière de saluer. Penché légèrement en avant, il tend la main, le bras plié au coude, et vous regarde droit dans les yeux, en souriant amicalement ; aussitôt mis à l'aise, vous souriez à votre tour, sentant en lui un bon camarade, un ami.

Je me rappelle le fait suivant : Sokirko, membre du Comité exécutif central des Soviets de Russie, paysan sans-parti, excellent propagandiste et qui ressemblait physiquement à Tarass Boulba, rencontre Vladimir Ilitch entre deux séances. Tout en lui serrant la main, Lénine demande :

— Comment vous portez-vous, camarade Sokirko ?

— Pas trop mal, merci. Et vous, camarade Lénine, comment ça va-t-il ?

— Pas mal non plus... Quel âge avez-vous donc, cher camarade ?

— Cinquante ans sonnés !

— Tiens, comme moi !

Ainsi, Vladimir Ilitch trouvait tout de suite quelque chose de commun qui rapprochait le dirigeant de l'État et le simple paysan. Les voilà qui se sourient, l'un énorme, l'autre de taille plus petite, mais aussi râblé... Et tous les visages autour d'eux s'éclairent d'un sourire.

Que d'affection, d'humanité, de vraie camaraderie dans cette petite scène ! Et combien ces rencontres rapprochaient le chef de son peuple, resserraient les liens entre eux !

Et voici un autre trait. Un jour, Vladimir Ilitch montait au deuxième étage du Kremlin par un petit escalier latéral. Tout à coup, à un tournant, il se trouve en face d'une femme de charge, la camarade Bourilina, qui descendait avec un seau et une cuvette. À la vue de Lénine, elle perd contenance et veut remonter, mais il l'arrête :

— Non, non, camarade, n'en faites rien, vous êtes trop chargée. Tenez, je vais me ranger dans ce coin, pour vous laisser passer !

Lénine témoignait constamment une sincère affection aux gens du peuple. Il faut dire que ce trait ne se rencontre pas tous les jours.

Il était plein d'attention pour ses visiteurs. Mais il ne tolérait aucune marque de distinction à son égard. Il accueillait avec un mécontentement manifeste les ovations interminables qui éclataient à son apparition à la tribune, et, désignant sa montre, semblait demander qu'on ne perdît pas un temps précieux à ces futilités.

En mars 1922, sur ma demande, Vladimir Ilitch écrivit un article à l'occasion du quatrième anniversaire du journal *Bednota*. Un mot tracé sur un bout de papier à part était joint à l'article. Il y faisait mention de sa maladie et ajoutait :

« Cela m'empêche d'écrire quelque chose de congru pour l'anniversaire de la Bednota. Si ce que je vous envoie vous convient, insérez-le ; sinon, jetez-le au panier, ce qui vaudra mieux. Votre Lénine. »

J'avoue que de toute ma carrière de rédacteur je n'ai jamais vu d'auteur aussi modeste.

Je vais maintenant rapporter quelques traits de sa vie personnelle.

En émigration, sa situation matérielle n'était pas brillante. Les honoraires qu'il touchait pour ses travaux publiés légalement étaient occasionnels et insuffisants. Il avait des moments de gêne cruelle. Alors il faisait des conférences payées, tandis que Nadejda Konstantinovna donnait des leçons ou mettait les adresses sur des enveloppes pour les maisons de commerce suisses qui envoyaient des prospectus en Russie. Évidemment, ces occupations ne rapportaient pas gros.

Durant ces périodes, Vladimir Ilitch louait une seule petite chambre dans une famille ouvrière à la condition expresse de pouvoir se servir de la cuisine. C'était Nadejda Konstantinovna qui se chargeait des repas qu'elle rapportait parfois d'une cantine d'étudiants.

Vous vous demandez si le parti ne pouvait pas assurer à Lénine un minimum d'aisance, pendant les moments les plus durs, tout au moins ? Voilà ce qu'il en était : Vladimir Ilitch estimait qu'il pouvait et devait subvenir lui-même à ses besoins, et n'aurait pas accepté un sou du parti !

À l'époque, les intellectuels russes avaient des habitudes déplorables : ils laissaient en plan une affaire entreprise, manquaient à leurs promesses, « oubliaient » de payer leurs dettes, ne se souciaient pas de rendre un livre emprunté, ou le rendaient sale et en mauvais état, etc. C'est ainsi qu'on « chipa » à Vladimir Ilitch un ouvrage de statistique américaine qui lui était indispensable pour son travail, et il dut le faire rechercher en donnant une annonce à la bibliothèque (sans succès, bien entendu).

Rendre des livres ou de l'argent, tenir sa promesse, tout cela passait pour un préjugé bourgeois, pour de la mesquinerie. Vladimir Ilitch n'était pas du tout de cette nature. Il savait mener à bout une affaire commencée, tenir ses promesses, payait toujours ses dettes. C'était le lecteur le plus rangé et le plus soigneux de notre bibliothèque du parti. S'il avait besoin d'écrire quelque chose sur les pages d'un livre, il le faisait légèrement au crayon, pour pouvoir l'effacer par la suite. Vladimir Ilitch, très laborieux lui-même, savait respecter le travail d'autrui.

Voilà ce qui arriva un jour. Lénine était venu faire une conférence à Genève et descendit comme d'habitude chez moi (j'étais alors préposé à notre bibliothèque du parti et logeais dans l'immeuble). Ma femme et moi l'invitions d'ordinaire à partager notre repas de famille, et il nous rendait la pareille quand nous étions chez lui. Mais cette fois nous décidâmes, je ne sais trop pourquoi (à l'occasion d'une victoire remportée sur les menchéviques, peut-être) de « faire bombance », et nous allâmes dîner dans un petit restaurant pas trop cher. L'addition n'en fut pas moins salée : un franc cinquante par personne (deux fois plus que pour un repas ordinaire d'émigré). Nous la réglâmes, y compris la part de Vladimir Ilitch. Ce fut toute une histoire ! Il voulait absolument nous rendre l'argent qu'on avait dépensé pour lui. Nous exigeâmes alors en riant qu'il payât tous les repas qu'il avait pris chez nous ; il répliqua par une plaisanterie, en alléguant la différence entre l'économie naturelle et l'économie pécuniaire. Finalement, on essaya de jouer au plus fin. Nous glissâmes l'argent dans sa poche sans qu'il s'en aperçût. Mais c'est lui qui eut le dessus : il le laissa sur la table de nuit, où nous le découvrîmes après son départ.

On dira peut-être que c'est de la mesquinerie. Eh bien, non. Vladimir Ilitch, qui connaissait parfaitement le train de vie des émigrés, n'était pas absolument certain qu'après le « gueuleton » qu'on venait de faire au restaurant, nos ressources ne fussent pas épuisées. En outre, c'était pour lui un point de principe auquel il ne voulait pas renoncer.

On pense généralement qu'un grand homme, même dans ses rapports personnels, dans la vie domestique, devait être différent du commun des gens. C'est une erreur, du moins en ce qui concerne Vladimir Ilitch.

C'était un homme extrêmement modeste. Au Kremlin, il habitait avec sa famille un petit logement simplement meublé. Il fut très fâché d'apprendre que le ménage s'y faisait aux frais de l'État, et il exigea que la somme, destinée à l'entretien de la femme de ménage, fût prélevée sur ses appointements.

Lénine s'habillait sans recherche. Il portait une casquette, et en hiver un bonnet de fourrure ; il préférait une nourriture simple et saine et ne buvait pas de spiritueux. Il aimait le travail manuel : pendant les rares jours de repos qu'il passait à la campagne, il déblayait lui-même la neige des sentiers.

A en juger d'après ses lettres, son humeur était inégale, il lui arrivait même d'avoir « les nerfs détraqués ».

Lénine écrivait des lettres très familières, accompagnées d'inévitables « bien des choses » de la part de Nadejda Konstantinovna et de ses propres « compliments » aux amis ; il s'enquêtait de la santé du correspondant et s'informait des personnes qui l'avaient intéressé. Aujourd'hui, après tant d'années troubles, elle semble quelque peu étrange, mais si touchante, cette habitude de Vladimir Ilitch d'envoyer ponctuellement des cartes de bons vœux à l'occasion du Nouvel An.

Il aimait entendre de la bonne musique, chanter en chœur, jouer aux échecs, patiner, faire une promenade à pied ou en bicyclette. Il adorait les enfants et leur achetait lui-même des jouets (il n'avait pas d'enfants à lui).

En société, il était d'un commerce aisé, avait la parole facile et agréable, s'intéressait à tout et ne révélait rien du célèbre Lénine.

Parmi tous ces traits, les seuls qui en faisaient un homme vraiment hors ligne, c'étaient sa délicatesse, son bon cœur, sa simplicité et sa modestie. Ces qualités étaient très marquées chez lui, je dirais même qu'elles avaient un charme particulier. Il n'avait rien qui ressemblât tant soit peu à la mesquinerie, à l'étroitesse, aux préjugés hérités de la bourgeoisie et qu'on peut constater encore chez les membres les plus cultivés du parti.

Et en évoquant tout ce dont je puis me souvenir, je pense et je sens toujours que Vladimir Ilitch était communiste non seulement par ses idées et son activité sociale, mais aussi dans sa vie privée ; c'était le prototype des hommes accomplis qui vivront dans la société communiste.